

*Nadine MONFILS*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Paul MATHIEU**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



*Qui a bien lu ces récits sait tout de mon âme.*

Michel de Ghelderode

**Peut-être Nadine Monfils fut-elle réellement chat! Mais cela fait longtemps, elle l'a presque oublié et si elle griffe encore le papier c'est sans le faire exprès. Du moins, parfois...**

**Aujourd'hui, elle n'est plus chat. Juste une petite fille sage qui condescend à dénicher toutes les occasions propices pour coucher par écrit quelques phantasmes allégoriques. À pousser toujours plus loin l'escarpolette des songes, elle trousse le réel et esquisse un pas de jeux interdits.**

**Si d'aventure, au coin écorné d'une page déserte, elle vous invite à la suivre, laissez-vous tenter... un plongeon au cœur des rêves n'a jamais fait de mal à personne... En principe... Enfin, c'est ce que me dit mon chat, qui a été écrivain...**



## ***Biographie***

Née le 12 février 1953 à Etterbeek, mariée (son époux, Paul Couturiau, est lui aussi écrivain), mère de deux enfants, Nadine Monfils enseigne la morale et consacre la plus grande partie de son temps à l'écriture. Elle s'est essayée à tous les genres : poésie (douze prix), théâtre, bande dessinée (un projet de scénario – *Chloé* – avec Malik), roman, nouvelle... Le théâtre la requiert beaucoup puisqu'elle a elle-même joué dans des pièces en wallon brabançon au Cercle d'Effort d'Ottignies. Parmi ses amitiés littéraires, il faut notamment citer Thomas Owen avec qui elle partage un goût certain pour le fantastique.

Donnant des cours d'écriture au Parallax (école de comédiens) en compagnie de Georges Thinès et Pascal Vrebos, à l'U. E. E. (Université européenne d'écriture créative et audiovisuelle), elle rédige également les chroniques littéraires dans *Père Ubu*.



# Bibliographie

## Contes :

- *Laura Colombe, contes pour petites filles perverses*. Bruxelles-Montréal, Le Cri-Les Quinze, 1981. Postface de Thomas Owen.
- *La mort tendre, contes pour petites filles criminelles* (inédit).
- *Les miroirs secrets de Bruges* (inédit, fait l'objet d'un scénario de film).

## Romans :

- *Peau de papier*, Bruxelles, Le Cri-Vander, 1982.
- *La velue*, Paris-Monaco-Montréal, Editions du Rocher-Les Quinze, 1984. Prix de l'Académie royale de Langue et de littérature françaises de Belgique. Préface de Han Suyin.
- *Grimasques*, Paris-Monaco, Ed. du Rocher, 1985.
- *Les fleurs brûlées*, Gembloux, Duculot, 1992 (coll. *Travelling*, n° 95). Prix Lecture publique de la Communauté française.
- *La vieille folle*, Bruxelles, Claude Lefrancq, 1991 (collection *Attitudes*). Illustrations de René Follet. Préfaces de Jacques Lippe et Stéphane Steeman. Postface de Paul Couturiau.

## Théâtre (inédit) :

- *Une hirondelle en hiver*, pièce créée à Bruxelles au Minuscule Théâtre en 1985.
- *Il ne faut pas parler d'amour aux cadavres qui ont les ongles peints en rouge*, pièce créée à Bruxelles au Botanique en 1988.

- ***La vieille folle***, créée à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts en 1991 par Jacques Lippe et Suzy Falk.
- ***Moi, toute petite, mourir un jour***, création en 1994 au Résidence Palace.

Poésie :

- ***Guimauve***, Bruxelles, Le Cri.
- ***Mon Nil***, Bruxelles, Le Cri.
- ***Formes nouvelles***, Bruxelles, Le Cri.

A consulter :

- KACZMARCZYK (M.), ***La littérature : un regard qui se partage. Un exemple à l'école***. In *Audax*, Hainaut, n° 32, mars 1994, p. 33-34.
- NORAC (C.), ***Nadine Monfils : portrait d'une renarde à la peau de papier***, ibidem, p. 31-32.



## Texte et analyse

*Elle voyait bien que Mademoiselle ne prêtait aucune attention à ce livre et qu'il n'était que prétexte à s'enliser dans les marécages de ses souvenirs, sans en avoir l'air. A quoi ou à qui pouvait-elle donc penser? Elle était bien jeune pour se torturer ainsi! « Chagrin d'amour, sûrement », pensa la servante. Elle n'avait pas tout à fait tort... Marie-Madeleine avait adoré sa mère. Le regard fixé sur les déesses et les dieux emperruqués qui exprimaient la grandeur et la gloire du roi Louis, Marie-Madeleine revoyait la Brinvilliers, en tenue de fête, dans le salon de l'hôtel d'Aubray. Dans toutes les pièces, trônaient d'immenses bouquets de jasmin, fleurs préférées de sa mère. « J'adore leur parfum, disait-elle d'une voix sensuelle, il m'enivre comme une histoire d'amour sans lendemain, une passion éphémère dont on garde encore longtemps la trace! » La Brinvilliers avait toujours vécu en se brûlant les ailes, papillon ivre de feu, pas de ce feu qui fait renaître, mais qui brûle jusqu'à la poussière... « Que reste-t-il des âmes noires? » pensa Marie-Madeleine.*

*La Brinvilliers portait cette robe de satin corail que Marie-Madeleine aimait tant. Cette couleur donnait à sa mère un teint de pêche plutôt soutenu faisant ressortir le bleu de ses yeux. Tout en parlant, elle agitait doucement devant son visage un mouchoir de linon brodé, parfumé à la violette. Elle aimait se coiffer « à la Fontanges », enlaçant ses boucles de noeud de rubans en dentelles, entremêlés de fils de laiton. Elle paraissait bien ce jour-là, elle souriait. Et pour cause! Son père, Dreux d'Aubray venait d'ordonner la libération de Sainte-Croix, après l'avoir fait embastiller pendant des mois, en usant de sa qualité de conseiller d'Etat, de maître des requêtes et de lieutenant civil de la ville.*

*.../...*

*La Brinvilliers était plus belle que jamais : elle triomphait. Depuis longtemps, elle avait cessé de cacher ses amours, elle les arborait comme un panache! Marie-Madeleine n'était plus dupe, mais cela*

*n'avait rien changé à l'amour qu'elle portait à sa mère et secrètement, elle l'admirait.*

(*Les fleurs brûlées*, p. 25-27)

La célèbre empoisonneuse Marie-Madeleine d'Aubray, marquise de Brinvilliers est morte décapitée et brûlée en place de Grève le 1er juillet 1676. Sa fille, Marie-Madeleine -âgée, dans le roman, d'une vingtaine d'années- est confrontée au problème des enfants de criminels. Elle se remet difficilement du choc à tel point qu'elle s'imagine *ne plus pouvoir aimer* (*Les fleurs brûlées*, p. 23).

Nous retrouvons la jeune fille mélancoliquement assise près d'une fenêtre, un livre ouvert sur les genoux. Jeanne, sa chambrière, lui tient compagnie, mais elle se rend compte *Elle voyait bien* que sa maîtresse à l'âme ailleurs : *ce livre n'était qu'un prétexte à s'enliser dans le marécage de ses souvenirs*. Il faut noter la négativité des termes employés : *s'enliser*, *des marécages* auxquels répond le verbe *torturer* de l'interrogation de Jeanne (ligne 4). Ce verbe est peut-être l'écho ou le spectre discret et poignant de la question à laquelle fut soumise la Brinvilliers avant son exécution (1). Toujours est-il que cela chagrine la servante qui règle l'interrogation par un simple revers de la pensée (*Chagrin d'amour sûrement*)... Jeanne semble porter à sa maîtresse une grande affection et une grande déférence (cf. la majuscule à *Mademoiselle*). Notons aussi l'utilisation du discours direct qui renforce la vraisemblance de la scène.

Par ailleurs, l'interrogation intérieure dont nous venons de parler permet aussi un changement de focalisateur. Si la première partie de l'extrait est narrée du point de vue de Jeanne, le relais est vite assuré (l. 6) par Marie-Madeleine, puis, alternativement, par celle-ci et la Brinvilliers elle-même (l. 11. ).

L'attitude songeuse de Marie-Madeleine (*souvenirs, regard fixé sur...*) ramène à une époque de faste, elle nous rappelle aussi qu'avant d'être criminelle, la Brinvilliers avait tout de même porté le beau titre de mère, même si elle ne s'en était pas toujours montrée digne; témoin de l'attachement filial, le participe passé *adoré* (l. 6).

---

1. Madame De SEVIGNE *Lettres*, Paris, Garnier-Flammarion, 1976 (coll. *Garnier-Flammarion*, texte intégral, n°282), p. 204-205.

La rétrospection amorcée par le regard de Marie-Madeleine nous permet de faire meilleure connaissance avec sa génitrice, mais elle permet aussi de broser un intéressant portrait de la société classique. On s'attarde évidemment sur la cour et les fêtes qui y étaient données, mais on embrasse aussi d'autres domaines : la mode vestimentaire, les intrigues politico-policières... Autant de témoins du souci didactique qui sous-tend l'ouvrage.

Mais voyons cela de plus près. D'abord, on pare au plus important : *la grandeur et la gloire de Louis* (soulignons l'allitération qui renforce la qualification), ce Roi-Soleil autour duquel s'articule une cosmogonie de courtisans : *les déesses et les dieux emperruqués*. Au demeurant, le caractère divin paraît sérieusement compromis par le participe passé *emperruqué*. Outre la grandeur dont elle est un des (étranges) symboles, la perruque, signe distinctif des nobles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, rappelle aussi la facticité de cette noblesse. Leur pouvoir se résume pour ainsi dire au privilège d'arborer une chevelure postiche. Il entre en cela une part d'ironie clairement insinuée par l'auteur, comme pour mieux nous faire ressentir la fausse grandeur des courtisans, satellites impuissants dont le ballet autour de l'astre central se résume à une ronde de carnaval.

Les fêtes somptueuses, voilà un autre aspect du règne de Louis le quatorzième : *en tenue de fête*. Cet autre aspect des mondanités est bien rendu ici par la description des habits et des parures diverses : *cette robe satin corail, mouchoir de linon brodé, parfumé à la violette, coiffé à la Fontanges...* (2) Remarquons encore le souci de didactisme, puisque la définition de cette coiffure fait partie intégrante du récit. et inventaire n'est pas sans rappeler celui que Molière établit à propos des habits de courtisan dans son *Don Juan* (Acte II, scène I). Par ailleurs, le vocabulaire employé pour dépeindre les différentes pièces d'habillement, par exemple, rappelle le luxe omniprésent (*satin corail, linon brodé...*), mais souligne aussi la vanité de cette société semée de poudre aux yeux. Sous le fard couvent le crime et l'abjection...

Ici, outre l'intérêt historique et ethnographique, nous avons aussi une tentative de portrait physique et moral de la Brinvilliers. Rayonnante,

---

2. **Fontange**, coiffure de mousseline ou de dentelle tuyautée et apprêtée, retenue droite sur la tête par des laitons, que portaient les femmes à la fin du règne de Louis XIV (du nom de Madame de Fontanges, maîtresse de Louis XIV près 1680).

superbe – *plus belle que jamais* – elle apparaît comme un personnage aimant les fêtes, le luxe et les habits somptueux. A ce titre, la métaphore du *papillon* utilisée pour la désigner (l. 19) est prémonitoire. L'utilisation qu'en fait le narrateur ne laisse d'ailleurs aucun doute : *se brûlaient les ailes... ivre de feu... qui brûle jusqu'à la poussière*, c'est bien le bûche des criminels, voire les flammes de l'enfer (suggérées par l'interrogation *Que reste-t-il des âmes noires?*)

A l'instar de l'insecte évoqué plus haut, la Brinvilliers, en bon témoin de son temps, s'avoue d'une frivolité déconcertante, toujours éprise d'instabilité : *le parfum m'enivre comme une histoire d'amour sans lendemain, une passion éphémère...* Elle n'est jamais aussi contente d'ailleurs que lorsqu'elle peut afficher son attitude provocante. On serait même tenté de croire que c'est surtout le scandale qui lui plaît : *elle avait cessé de cacher ses amours, elle les arborait comme un panache* (ce *panache* rappelle évidemment les fastes de la Cour).

Paradoxalement, cet ostensibile manque de pudeur a un effet positif sur Marie-Madeleine, non seulement cela n'entame pas son amour filial, mais cela engendre même une ambiguë *admiration secrète*. A lui seul, un tel résultat justifierait amplement le *triomphe* de la brinvilliers (p. 39. ), mais il se double d'une réussite personnelle : la libération de son amant du moment, *Sainte-Croix* (Jean-Baptiste de Sainte-Croix, ami de son père, est capitaine au régiment de Tracy, bâtard de noble souche gasconne). Au passage, le narrateur nous rappelle discrètement, si besoin en était, la position sociale (noble) du père de la marquise et, partant, le pouvoir (*ordonner la libération après l'avoir fait embastiller*) dont il dispose. Remarquons à ce propos l'accumulation des titres : *sa qualité de conseiller d'Etat, de maître des requêtes et de lieutenant civil de la ville*.

Le portrait de la criminelle ne se limite pas aux notations traditionnelles, mais s'y ajoutent aussi certains détails comme les couleurs plus délicates les unes que les autres (*satin, corail, teint de pêche, bleu, âmes noires...*) et comme es parfums (*parfumé à la violette, bouquet de jasmin...* *J'adore leur parfum*). Ces derniers jouent d'ailleurs un rôle capital dans tout le roman (cf. le titre) et pour cause puisque le maniement des fleurs et des plantes génératrices d'odeurs s'allie naturellement à la coupable activité de l'empoisonneuse... Mais, comme le titre du roman le résume admirablement, les fleurs sont aussi autant de métaphores de la Brinvilliers dont elles consacrent le beauté et la fragilité.

## Choix de textes

### *Le cerf-volant de l'homme au chapeau boule*

*Il avait un chapeau boule, un costume noir et des yeux de renard.*

*L'homme était occupé à faire voler un cerf-volant lorsqu'une petite main le tira par son veston.*

*- Dis, monsieur, je peux jouer avec toi?*

*A côté de lui se tenait une petite fille aux boucles blondes et au sourire creusé de fossettes; preuve irréfutable que la fillette était encore une enfant.*

*- Comment t'appelles-tu?*

*- Eléonore.*

*Le monsieur s'accroupit pour lui parler.*

*- Avant de te montrer la façon de tenir un cerf-volant, je veux m'assurer que mes leçons ne seront pas vaines. Désires-tu garder toutes ces marques au coin des lèvres, morsures d'anges qui te protègent contre le monde des morts-vivants?*

*Et la petite acquiesça.*

*- Bon, il manque une flamme dans ton regard, je vais t'apprendre à l'allumer. Mais pour cela, tu dois savoir voler.*

*Il l'accrocha à son cerf-volant. Elle était si légère qu'elle monta bien vite dans les airs. Elle plana ainsi durant quelques années au-dessus du monde des adultes sans jamais l'atteindre. De là-haut, elle avait une autre vision des choses.*

*Un matin, la ficelle du cerf-volant s'accrocha aux branches d'un chêne et la petite tomba.*

*Ce qu'Eléonore ne savait pas, c'est qu'elle avait atterri dans la forêt de la reine pourpre. La fillette sentit une main lui glacer la peau du dos. Les doigts de la main s'allongèrent et lui encerclèrent le corps. Ils grouillaient autour d'elle, pareils à des lombrics. Soudain, deux doigts gluants lui pincèrent le bout des seins et elle se mit à hurler.*

*Elle n'osait pas se retourner.*

*Eléonore respira profondément puis, elle jeta un coup d'oeil derrière elle. Une créature transparente aux veines rouges apparentes et aux yeux*

*gorgés de sang la regardait. Dans l'autre main, elle tenait une cravache noire.*

*- Tu as de la chance, petite, tu vas mourir. Mais mourir par mes mains est un cadeau fabuleux qui te permettra de renaître. Je vais te donner la vie spirituelle, celle qui se nourrit de l'essence des choses. Tu l'as méritée parce que tu as réussi à ne pas t'écraser sur le sol. Il y a encore beaucoup à faire. Je vais commencer par t'anéantir, t'humilier, t'écraser le corps, te faire oublier ton écorce terrestre. Tu passeras par la jouissance pour pouvoir la dépasser et la transformer.*

*La fillette qui, de toutes façons n'avait pas envie de ressembler aux autres femmes, accepta.*

*L'agonie dura sept nuits.*

*La première nuit, la Reine déshabilla la petite et l'attacha aux fils d'une toile d'araignée. Bientôt vint l'insecte monstrueux aux pattes velues où surgissaient çà et là des épines suintantes gorgées de pus. Elle s'approcha de la petite et lui fouilla les entrailles, perçant ainsi les abcès de ses pattes. Lorsqu'elle se retira du couloir humide où elle était entrée, l'araignée contempla ses pattes lisses et luisantes. Les cuisses d'Eléonore étaient maculées de sang. Entre ses jambes fleurissait une gerbe rouge mêlée de poudre d'or. L'araignée suçà cette eau de lune puis, elle descendit de sa toile.*

*Le lendemain, la Reine pourpre lava Eléonore. Elle plongea la petite dans un grand bain de nuages roses, parfumés à l'essence de laurier rose. Et elle la massa longuement, jusqu'à la jouissance.*

*Le soir, une servante aux moustaches de chat vint habiller la fillette. Elle lui enfila un tailleur bleu-marine, très strict, pareil à ceux que portent les petites filles des pensionnats.*

*Eléonore fut conduite dans une pièce blanche surplombée d'une estrade noire. Quelques personnes étaient assises, attendant que le spectacle commence. La fillette était curieuse de savoir ce qui allait se passer.*

*Elle s'apprêtait à s'asseoir quand une main la saisit par la taille et l'emmena sur la scène.*

*Le rideau de chair humaine se déchira.*

*Côté jardin secret, un banc.*

*Elle sentit qu'on lui soulevait la jupe. Ensuite, on l'obligea à s'asseoir. Le siège du banc était de neige et le froid lui provoqua un chatouillement intense au niveau du bas-ventre.*

*Elle attendait, tremblante, la suite du programme.*

*Un homme aux lunettes noires au travers desquelles elle apercevait la lueur de deux flammes, apporta une grande loupe ronde, plus grande qu'elle.*

*Il la déposa devant Eléonore. Puis on la pria de se lever et on retira le banc sur lequel elle était assise pour le remplacer par un récipient transparent.*

**(Laura Colombe, p. 9-11..)**

### ***Le voyage à Venise***

*Il l'a rencontrée un jour de pluie.*

*Elle errait dans les rues à la recherche de quelqu'un qui aurait envie de lui ouvrir sa porte. Et de l'écouter.*

*Mais les grandes personnes se cachent derrière leur forteresse de confort et de conventions.*

*Elle allait mourir de froid lorsqu'une voix chaude et envoûtante lui murmura au creux de l'oreille :*

*- Viens avec moi, petit chat.*

*La petite n'eut pas le temps de répondre qu'il la tenait déjà au plus profond de son corps.*

*- Je vais te mettre un collier avec mon nom et mon adresse. Ainsi, si tu te perds, il y aura toujours une personne pour te ramener à moi.*

*Il l'emmena dans une maison vide aux murs blancs. Et elle lui inventa un décor qu'il créa sur les murs. Le monsieur lui dessina la mer avec des voiliers, un brise-lames en dalles de marbre noir et blanc, des femmes transparentes et des châteaux de sable.*

*- Lorsque tu voudras voyager, tu suivras le brise-lames et tu t'embarqueras sur un de ces voiliers. Il te conduira au bout de mon pinceau, là où mes pensées deviennent images. Tu en mettras quelques-unes dans tes bagages et tu les emporteras avec toi. S'il pleut, ne vas pas t'abriter dans les châteaux de sable, ils risquent de s'écrouler. Tu n'as d'abri que toi-même. N'oublie pas.*

*Puis, su' l'autre mur, il esquissa un grand feu de bois pour qu'elle puisse s'y réchauffer le coeur quand il ne serait pas là. Il lui dessina aussi un orgue.*

*Elle se glissa sur ses genoux, et il se mit à jouer une musique si douce qu'elle s'endormit.*

*Quand elle se réveilla, il avait disparu. Sur le sol, un bol de lait et quelques biscuits.*

*Elle savait qu'il allait revenir. Mais, seule dans cette pièce, le temps lui parut bine long. Cela lui sembla durer une éternité. Peut-être ne s'étaient-ils quittés que depuis une heure, ou un jour, ou des mois! Elle ne le savait pas car il n'avait pas dessiné l'horloge.*

*Un bruit de clef qu'on tourne.*

*Il se tenait debout à l'entrée de la porte. Elle eut envie de bondir sur lui et de s'y accrocher. Mais les petites filles sont parfois très fières...*

*Et elle ne bougea pas.*

*Le monsieur traversa la pièce et se dirigea vers une des femmes transparentes qu'il avait immortalisées sur le mur. Il lui tendit la main et elle le suivit, docile, le regard impénétrable.*

*Un bruit de porte qu'on ferme.*

*La petite était de nouveau seule. Elle savait qu'en agissant de la sorte, le monsieur avait encore voulu lui montrer qu'il l'aimait. La prochaine fois, elle se jetterait à ses pieds.*

*Le lendemain, il la retrouva près du feu de bois. Il la prit dans ses bras et la déshabilla. Doucement. Comme une fleur dont on enlève un à un les pétales pour découvrir son coeur. Elle tremblait. Pas de froid ni de peur.*

*Le monsieur la fit mettre à quatre pattes. Puis, il lui caressa la croupe. Il souleva sa longue queue de chat et lui écarta les fesses si fort, qu'elle cria comme un bébé. Il calma la douleur en passant lentement sa langue humide sur la pointe de ce bouton de rose qui se contractait au rythme de sa respiration.*

*Violemment, il enfonça le bout de sa langue dans le couloir sombre de cette tige souple. La fleur vacilla, chavira et s'ouvrit à lui sans résistance.*

*Il la pénétra pareil à un éclair qui déchire l'orage. Sur le mur, la mer devint agitée. Ses vagues déferlaient de plus en plus haut.*



*Les femmes assistaient, impassibles, au déchaînement de la nature humaine.*

*Entre ses doigts, le monsieur tenait un fruit vert. A force d'amour et de patience, il l'avait fait mûrir tout en lui laissant sa couleur. Il le pressa tellement fort qu'un peu de jus coula le long de sa cuisse. Du bout de l'index, il recueillit cette larme d'ange et il la posa au bord des lèvres de la petite.*

*Elle resta ainsi un long moment, savourant la sève de celui qu'elle aimait.*

*Et il l'embrassa au plus profond d'elle-même. Puis, il lui dessina un arbre avec des branches d'or. Au sommet de chacune d'elle pendait une main sans ligne de vie.*

*Il installa la petite au creux de la plus chaude et il souffla légèrement dessus pour la faire balancer.*

*Le petit chat ronronnait. La mer était calme.*

*Un jour, le patron du monsieur le convoqua à son bureau. Il lui demanda de partir en mission à l'étranger. C'était pour le bien du pays, et aussi pour le bien du portefeuille du patron.*

*Quelle drôle de portefeuille que celui-là! Il se plaignait tout le temps et gémissait à longueur de journée. Il disait qu'il avait mal au ventre. C'est souvent ce qui arrive quand on mange trop...*

*Le monsieur s'en alla donc faire des recherches du côté de Venise. Il ramena une étoile filante (Là-bas, elles poussent entre les pavés des rues, il n'y a qu'à les cueillir. Mais pour cela, il faut se baisser, bien sûr), un pigeon magnétisé, une tour de légende et un regard de femme fantôme.*

*Rien de tout cela n'intéressa le patron. Il voulut envoyer le monsieur dans un autre pays en précisant que c'était pour faire de la « prospection commerciale » et non pour chercher des morceaux de rêves (ce n'est pas rentable!).*

*Mais le monsieur qui n'aimait pas prospecter remit sa démission en ôtant son pantalon.*

*Le patron mit ses lunettes foncées et put ainsi lire le fond de sa pensée.*

*La ville avait bien changé depuis le départ du monsieur. Dehors, des grues aux dents de requin croquaient avidement les anciens immeubles de la grand-place. Les cadavres des maisons gisaient sur le sol meurtri.*

*Ils étaient déjà en état de décomposition très avancée. Les croque-morts aux chapeaux de cendre attendaient, les mains dans les poches.*

*Le monsieur se précipita vers l'atelier où dormait son petit chat. Mais il n'y avait plus rien. Rien qu'un tas de pierres envahies par la mer.*

*Il chercha longtemps la petite et souleva toutes les pierres mais il ne retrouva d'elle que son collier avec son nom à lui et son adresse.*

*Il ne sut jamais si elle était morte sous les décombres ou si elle avait eu le temps de s'enfuir.*

*Il était très triste car il savait que si on la retrouvait, personne ne viendrait la lui ramener. Puisqu'elle n'avait plus de collier.*

*Moi, je crois qu'elle s'est glissée à bord d'un voilier qui partait pour Venise.*

**(Laura Colombe, p. 69-71.)**

*La veille des vacances de Pâques, l'établissement où enseignait Raphaël organisa un feu d'artifice.*

*Ophélie et son ami sortaient rarement ensemble, ils détestaient les mondanités. Leurs soirées se passaient, la plupart du temps, au coin du feu, à écouter de la musique d'eau douce. Parfois, elle dessinait, et lui, jouait de l'orgue. Ils restaient ainsi des nuits entières, côte à côte, sans se parler car ils n'en éprouvaient pas le besoin. Ils ressentaient l'un et l'autre une force si intense que les mots devenaient superflus.*

*Certains soirs, Raphaël prenait la petite sur ses genoux et elle se roulait en boule autour de lui. Puis, il se mettait à jouer pendant qu'elle glissait le bout de sa queue de cheval dans la fente de son peignoir.*

*Raphaël savourait ces moments délicieux où son corps tout entier tendait vers un point précis, contenu dans l'infini, quelque part entre la Grande Ourse et le croissant de lune, lame du faucheur funèbre.*

*Aux yeux d'Ophélie, Raphaël passait pour quelqu'un d'extraordinaire, hors du commun, et à cause de cela elle éprouvait pour lui des sentiments très forts aux racines profondément ancrées au centre de la terre.*

*La fillette savait son ami doué d'une volonté et d'une force psychique qui n'appartiennent qu'aux demi-dieux. Il avait deviné qu'Ophélie cachait une graine prête à germer, mais que pour cela, il devait l'aider.*

*Il conclut un pacte avec la petite et s'engagea à transformer la graine en fleur, jusqu'à ce qu'elle devînt immortelle. en échange, Ophélie lui fit don de son corps et de son âme.*

*Raphaël lui expliqua que la mort qu'il allait lui donner par humiliation de son être s'avérait nécessaire pour qu'elle pût renaître, par lui, à travers lui.*

*Déjà, lorsqu'elle se regardait dans un miroir, Ophélie ne se reconnaissait plus.*

*« Un jour, lui confia son ami, tu deviendras chatte. Regarde, tes yeux se métamorphosent, ils reflètent la flamme intérieure qui brille en toi. Elle existait avant que tu ne me rencontres, mais je l'ai fait grandir et je veille à ce qu'elle ne s'éteigne jamais. Si tu me déçois, tu seras seule pour l'entretenir. Mais, maintenant, je ne te crois pas encore assez forte pour marcher sans ficelles. Tu es ma marionnette et je te tiens. Si tu ne veux pas que je coupe les fils, obéis-moi, fais-moi confiance et ne cherche jamais à me vouloir du mal. C'est de toutes façons une chose qui ne m'atteint pas. Je me suis forgé une cuirasse anti-larmes et ce n'est pas une petite fille comme toi qui parviendra à la briser. Tu te heurterais à mon indifférence la plus totale et je t'abandonnerais pour toujours ».*

*« Mais tous les moments de ma vie que je te donne, ce n'est pas important pour toi? »*

*« Si, bien sûr! Ils ne s'effaceront pas de ma mémoire, mais je suis très exigeant, tu le sais. A toi d'agir en conséquence ».*

*Il l'aïda à enfiler son manteau et l'emmena en ville.*

*« Je vais t'acheter une robe pour la soirée organisée à l'école. Mes élèves m'ont supplié de venir et je leur ai promis. J'ai envie de t'habiller d'une façon folle ».*

*Il stoppa la voiture devant un étrange magasin éclairé par des néons mauves. A la vitrine, des mannequins aux visages blafards fixaient Ophélie de leurs grands yeux vitreux. Leurs lèvres pourpres leur donnaient un aspect de femmes-vampires.*

**(La velue, p. 81-82.)**

*La fillette se glissa dans le train et accrocha la cage de son oiseau transparent à la fenêtre, pour que celui-ci profite du paysage.*

*Elle était bien tranquille dans son coin, lorsqu'une vieille dame et sa petite fille vinrent s'installer en face d'elle.*

*Soudain, la gamine, toute en noeuds papillons aux ailes coupées, s'approcha d'Ophélie : « Dis, je peux regarder ta jupe? » questionna-t-elle, le pouce en bouche.*

*Sa mère la gronda : « Voyons, Noémie, ça ne se fait pas! »*

*« Si, si, laissez-la faire, ça ne me dérange pas, au contraire, madame... »*

*« Ah, bon! ».*

*Noémie introduisit sa main potelée sous les jupes d'Ophélie. Au contact de son jupon de neige, elle retira prestement sa main en la secouant.*

*« Brr... C'est froid! »*

*Ophélie eut une idée qui pourrait amuser la gamine.*

*Elle arracha un morceau de dentelle et en fit une boule de neige. La petite Noémie la lança au hasard, sur la tête d'un vieux monsieur, endormi sur la banquette voisine. Il se réveilla en sursaut et sauta par la fenêtre.*

*La dame et sa petite fille fondirent quelques arrêts plus loin.*

*Les coussins qui gardaient la ronde et chaude empreinte de la matrone eurent droit aux roucoulements d'un coupe de jeunes mariés.*

*« Ça va, mon minouchet? »*

*« Oui, ma biquette ».*

*Ophélie eut envie de bêler..Ce qu'elle fit.*

*Le train s'arrêta au milieu de la mer, tout au bout d'un « brise-larmes». Ses cours choquaient certains élèves, notamment Mathilde.*

*Cette fille ressemblait déjà à une vraie institutrice : lunettes sur le bout du nez, dissimulant à peine un regard moralisateur, et col du chemisier fermé jusqu'au dernier bouton. Il ne lui manquait plus qu'un chignon! Ophélie lui suggéra de relever ses cheveux et de les rouler en boule au sommet de son crâne. Tout d'abord, Mathilde refusa; elle n'avait aucune raison d'obéir à sa compagne!*

*« D'accord, fit Ophélie, puisque c'est ainsi, je ne te laisse plus copier au cours d'anglais! »*

*Le lendemain, Mathilde entra en classe, coiffée de ce qu'on supposait être un chignon, touffe de cheveux ébouriffée en tous sens.. En réalité, Ophélie savait que son oiseau aimait se nicher dans les chignons des*

filles et c'est un plaisir qu'elle tenait à lui faire, par amitié, tout simplement. Ymir, fou de joie, n'attendit pas une seconde de plus; en quelques battements d'ailes, il atterrit sur la tête de Mathilde. Il secoua ses plumes pour les remettre en place et se laissa tomber sur cette pelote de laine mal filée.

« Aïe! » Une épingle venait de lui piquer la queue. Furieux, il se redressa e, proférant des injures.

Le nez en l'air, Mathilde grogna : « Quel mal élevé! »

« Mal élevé, mal élevé! » s'insurgea l'oiseau « je voudrais bien vous voir avec une épingle plantée dans le derrière! »

Depuis cette « scène de ménage », Ymir s'en va picorer ailleurs. Les oiseaux sont bien volages...

Ophélie passa toute l'année scolaire sur le même banc que Mathilde. Ce qui intriguait surtout la frêle « petite fille à l'oiseau », c'était l'opulente poitrine de sa compagne.

(*La velue*, p. 38.)

- NON, J'EN VEUX PAS DE VOTRE BANANIA, s'esquinte à crier Cécile.

- Voilà, dit Lucie en déposant trois boîtes de Banania sur le comptoir. Cécile prend une boîte et l'inspecte.

- « Mais elles datent de Mathusalem, vos boîtes! constate-t-elle avec stupeur. Il doit être dur comme une brique, ce chocolat!

- Ca fait rien! C'est toujours bon : plus c'est vieux, meilleur c'est. C'est pas comme ces saletés de produits qu'on vend aujourd'hui!

- PUISQUE JE VOUS DIS QUE J'AI PAS BESOIN DE BANANIA! hurle Cécile.

- Bon, bon, faut pas crier ainsi, je ne suis pas sourde tout de même! Qu'est-ce qu'il vous fallait encore? Du Persavon?

- Non, je ne veux pas de savon.

- Ca j'ai pas, des caleçons. Vous en trouverez chez le gros Louis.

- J'ai pas parlé de caleçon, mais de SAVON! J'ai dit que je n'avais plus besoin de rien!

- Ah, bon. Faut articuler un peu quand vous causez. Grmblm... Avec tous ces jeunes qui parlent entre leurs dents!

- Evidemment, ne peut s'empêcher de faire remarquer Cécile, quand on n'en a plus, c'est difficile.

- Vous dites?

- Rien... »

Lucie ouvre un tiroir derrière son comptoir et en sort un petit calepin jauni avec un mégot de crayon dont elle mouille la mine avec sa langue. Puis, elle se met à griffonner, se perdant en d'interminables calculs.

Elle marmonne : « Trois boîtes de Banania à dix francs, six paquets de Persavon à cinq francs et une tapette pour les mouches, ça fait...

- Dites donc, j'ai pas demandé tout ça, moi! Je veux juste le paquet de biscuits et rien d'autre!

- Ah, bon! Fallait le dire et pas me faire perdre mon temps! Va falloir que je passe ma journée à tout ranger maint'nant! Eh bien, ça fait quarante-sept francs.

- Pour un paquet de biscuits??? Alors que vous comptiez dix francs pour une boîte de Banania!

- C'est parce que les biscuits sont plus nouveaux.

- Ah oui? fait Cécile en regardant la date sur le paquet et en lisant à voix haute : le 3 septembre 1944. Mais c'est le jour de la Libération, ça!!!

- Oui. Y a pas si longtemps! Je m'en souviens comme si c'était hier!

- Tu parles, j'étais pas encore née!

- Le Banania, on me l'a livré en 14. Je m'en rappelle parce que ce jour-là, j'avais eu une rage de dents que j'ai pu soulager grâce à un vieux truc. Tiens, parce que vous avez l'air d'une brave fille, je vais vous le dire, ça peut toujours servir : tu prends une taupe vivante, mais une mâle, hein, pas une femelle pasque celles-là ne valent rien. Puis, tu l'attaches à une planche à clous et tu lui ouvres le ventre pour pouvoir introduire ton doigt dedans. Tu le laisses un peu, jusqu'à ce que la taupe meure et ensuite, tu poses ton doigt sur la dent malade et tu es guérie! C'est simple, naturel et pas cher.

- Dites donc, c'est très cruel! Je déteste qu'on fasse du mal aux animaux!

- Mais ils n'ont pas mal! Et puis les taupes, c'est pas des bêtes.

- C'est nouveau ça!

- Alors, vous me donnez cinquante-sept francs?

- Ca a encore augmenté depuis tantôt?

- *Oui. Plus c'est vieux, plus ça a de la valeur. Si vous allez revendre votre paquet de biscuits dans un magasin d'antiquités, vous en tirerez une fortune, z'allez voir!*

- *Je ne les ai pas achetés pour les revendre, mais pour les manger!*

- *Moi, ça me regarde pas, hein. Les clients font ce qu'ils veulent avec leur marchandise. Une fois que c'est sorti d'ici, c'est plus mon problème. Je dis toujours : «Je me mêle pas de la vie privée de mes clients». D'ailleurs, tout ce qui se dit ici, j'ai oublié dès que vous êtes sortie. j'ai une tellement mauvaise mémoire!*

- *Ma grand-mère a dit de mettre ça sur son compte.*

**(La vieille folle, p. 111-112.)**

*[...] Le lutin s'appelle Bleu-ciel, parce qu'il a les yeux verts, mais il est daltonien, ce qui justifie son nom. Et puis, il n'a rien à justifier, il s'appelle comme il veut. Sur l'orgue, une petite femme, encore plus petite que le lutin, danse. Elle est attachée à une chaîne et n'a le droit de danser qu'au son de la musique. Il lui est interdit de parler quand la musique se tait, car Bleu-ciel a mal aux oreilles et désire le calme. Mais la petite femme s'en fiche, elle n'a rien à dire, elle n'a pas le temps de parler, parce qu'elle pense tout le temps. Le lutin croit qu'elle est bête et que les femmes n'ont pas de cervelle.*

*Surtout, ne lui dites pas qu'il se trompe, car il lui casserait le crâne pour voir si ce que vous dites est vrai. Et s'il trouve la cervelle, il la mangera, s'imaginant ainsi en avoir un peu lui-même.*

*Les lutins sont cruels, je le sais... La nuit, ils croquent les souris, c'est ma grand-mère qui me l'a dit.*

*Il n'y a pas que les lutins qui sont ainsi, venez voir mes poupées, vous comprendrez.*

*Je m'en doutais, vous les trouvez belles et attirantes, surtout celle-là avec ses longs cheveux rose-indien, sa robe en cuir noir et ses bas piqués d'étoiles du soir. Vous avez envie de la prendre dans vos bras et de l'embrasser. Attention! Ne faites pas ça... Sa langue est un serpent qui n'attend que le moment de s'introduire dans votre bouche pour se glisser en vous et vous étouffer. Ah, j'oubliais de vous dire, elle ne répond qu'au nom de Koundalini, aux autres, elle fait la sourde oreille. J'aurais voulu l'appeler Stellita, à cause des étoiles de ses bas, mais ce prénom ne*

*semble pas lui plaire car chaque fois que je le prononce, ses yeux bavent. Je sais que ce ne sont pas des larmes, à cause du serpent qu'elle a dans le corps; il lui a mangé tout l'intérieur, mais comme les corps de poupées sont vides, il n'a pu se nourrir que des sentiments que je lui portais.*

*La petite rousse, dans le coin, se mange les mains et se mouche sur les murs. Cette chambre lui appartient.*

*Enfin, je vais vous présenter le faune. C'est mon amie Michèle qui m'en a fait cadeau une nuit. Michèle tricote des écharpes arc-en-ciel, et, un soir par semaine, elle interviewe le diable à la radio. Pour me consoler d'un chagrin d'amour, elle m'a offert un couple d'oiseaux aux plumes nacrées. Je les porte en boucles d'oreilles. Parfois la femelle s'envole et va picorer dans la main du faune, puis elle se pose sur une des cornes qu'il a sur la tête ou s'amuse à soulever la feuille de vigne qui cache son sexe. C'est une coquine.*

**(Peau de papier, p. 46-47..)**

*Marie-Madeleine continua sa lecture : « Poisons minéraux : l'antimoine, le vert-de-gris et la poudre de diamant. Poisons animaux : la poudre de cantharide, le venin de vipère et la poudre de crapaud. »*

*Au dos de la feuille figurait une recette : « pour fabriquer un poison efficace, dont les traces sont impossibles à déceler dans un cadavre, il suffit de tuer un animal, de préférence un crapaud, avec de l'arsenic ou du vert-de-gris et de recueillir les liquides provenant de sa putréfaction »*

*Marie-Madeleine ferma les yeux. Une odeur, vieille de plus de dix ans, mais toujours vive et tenace, monta des caves de l'hôtel d'Aubray. La petite fille avait dans la tête le goût lancinant de la chair pourrie, comme un caillot d'ordures dans la gorge. C'était quelques jours après la mort de son premier chien que la Brinvilliers avait tenu à enterrer elle-même...*

*La jeune fille n'emporta rien, pas même le papier découvert sous une étagère. Elle sortit par le soupirail. Son ombre sur les murs ressemblait à celle des fantômes de la cave, mais elle, elle tenait une petite lumière à la main.*

*Lorsqu'elle croisa la bouquetière de la place Maubert, elle lui acheta un bouquet de jasmin, que sa mère aimait tant. Puis elle alla se cacher dans une impasse, brûla les fleurs et enveloppa leurs cendres dans un morceau de tissus noir qu'elle sortit de son corsage.*



*Marie-Madeleine ne savait pas, lorsqu'elle déposa les fleurs brûlées sur la place de Grève, que quelqu'un la suivait.*

\*

\* \*

*Le lendemain, elle reçut un autre colis contenant une araignée écrasée sur un papier parchemin au dos duquel figurait une croix noire.*

*Trois jours plus tard, Jeanne et elle quittaient la chambre de la rue Petit-Lion pour un quartier plus tranquille.*

**(Les fleurs brûlées, p.56-57.)**



## Synthèse

*Puis, voici la pauvre Ophélie séparée  
d'elle-même et de ce noble jugement sans lequel  
nous sommes des images ou de simples bêtes.*

William Shakespeare

Nadine Monfils est un auteur encore en devenir. Elle a trouvé des voies, aperçu des routes, essayé des chemins, débroussaillé des sentiers, mais elle n'a pas encore tout exploré. Tout part d'elle et y revient : jeu subtil du *moi* et du *Moi*, franges de rêves où la chasse aux phantasmes est ouverte. Attention! On tire à balles réelles. Entre le conte, le récit onirique et les voyages du fantastique, la place est large pour la nouvelle ou le roman historique sans oublier les planches (de salut) du théâtre.

Côté jardin ou côté coeur, Nadine Monfils n'en est pas à son coup d'essai. C'est ainsi que *La vieille folle* a quitté la scène pour le roman, celui-ci gardant d'ailleurs les allures de celle-là. Sur un ton badin et débonnaire, ce récit nous propose une critique acerbe des mœurs de la Belgique profonde : Henriette et Adelin Passetougrain – un nom qui ne s'invente pas – vivent avec leur petite-fille Cécile, orpheline. Une première partie nous présente la *sacrée famille* dans son «vivotement» morne et pitoyable. Après une éclipse de cinq ans, Cécile, enceinte, réintègre la maison de sa grand-mère devenue veuve. Leur cohabitation est l'occasion de toutes les frasques possibles. Parfois, la satire vire à l'étude ethnographique. Alors, tout y passe, nos particularismes, nos patois, notre verve – très – populaire et nos belgicisms :

*Et quand y en avait un qui gigotait sur son «foteuil» (pendant les séances de cinéma), c'était toute la rangée qui wiggel-waggelait (brinquebalait dans tous les sens, du néerlandais wiggelen, «branler» et waggelen, «chanceler»), pasque tous les sièges tenaient ensemble*

(*La vieille folle*, p. 116-117).

Cette utilisation savoureuse du *brusseleir* s'accompagne d'autres dérapages linguistiques astucieusement convoqués. On a par exemple d'intéressants emprunts au wallon liégeois :

*C'est un bonnet de nuit. On appelait ça une sandronette (3) dans le temps, pasque c'était fait avec une jambe de vieux caleçon qu'on coupait et qu'on cousait au bout, pour fermer* (idem, p. 125).

Au passage, l'histoire stigmatise les caractères typés : la vieille épicière – *Même morte, elle ouvrirait encore son magasin!* (idem, p. 108) –, le curé amoureux de la dive bouteille, le pharmacien -comme papa-, *la* supporter acharnée, le jeune blouson de cuir... On égratigne aussi toutes les institutions chères au petit peuple : la télévision, les voyages en «otocars», une hygiène relative, les bondieuseries :

*Le plus tranquillement du monde, la grand-mère se prépare pour aller dormir. Elle se déshabille, puis se lave dans l'évier de la cuisine où surnagent encore quelques déchets ménagers. Mais ça ne la gêne pas, elle a fait la guerre. Sous sa combinaison rose en satin, Henriette porte plusieurs chemises Damart, couleur saumon-qui-serait-resté-des-mois-à-la-devanture-du-poissonnier. A la bretelle de sa combinaison, une panoplie de médailles de saint Joseph, attachées par une épingle de sûreté* (idem, p. 39).

Ce dernier détail vestimentaire reparaît d'ailleurs de façon inattendue dans d'autres livres de Nadine Monfils. A ce titre, *La velue*, par exemple, semble la réplique de *La vieille folle*, mais en moins sage :

*C'est ainsi qu'elle se retrouva à côté de la grosse Mathilde, émule de «La mère Denis».*

---

3. **Sandronète** (arch. ), bonnet de nuit pour femme [du nom propre Alexandrinette ?], HAUST (J.), *Dictionnaire liégeois*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1979, p. 575.

*Ophélie la soupçonnait fort de porter des petites culottes en interlock et des chemises thermolactyles avec une médaille de saint Joseph accrochée à la bretelle par une épingle de sûreté.*

*(La velue, p. 37).*

Si l'essentiel de *La vieille folle* s'attache à la description de cette atmosphère populaire voire un peu minable, le dénouement de l'histoire est autrement plus grave. Henriette a remplacé le grand-père défunt par un mannequin à son effigie qu'elle tient enfermé dans le placard de la cuisine. Or, la scène finale se conclut en un double... coup de théâtre : le soi-disant mannequin était en fait l'aïeul paralysé depuis cinq ans; en revanche, Cécile accouche d'un magnifique bébé... en plastique. Grand-mère et petite-fille ont joué la comédie pour tromper l'autre et pour se tromper elles-mêmes. Plus que d'une satire acerbe, c'est d'un combat amer qu'il s'agit. La mort et la vie se résument ici à une farce lamentable. Cette fuite de la réalité, qui s'opère ici par le biais de la comédie, se fera ailleurs par le recours aux mondes imaginaires (cf. à nouveau *La velue*). Du reste, tous les jeux subtils d'écriture que nous avons rencontrés dans cet ouvrage se retrouvent dans la suite de l'oeuvre de Nadine Monfils. Mais, souvent, le ton se révèle plus féroce et... plus coquin.

Ainsi, les nouvelles de *Laura Colombe* sont autant de mélanges de rêves et de sous-entendus érotico-fantastiques. Cette savante combinaison est aussi celle de *Peau de papier* où l'auteur se met elle-même en scène :

*Vous ai-je dit que j'avais été un chat? Si, si je vous assure!*

*(Peau de papier, p. 13).*

Dans ce roman court, sorte d'auto-confession, elle engage avec son lecteur confident un dialogue mi-fugue mi-déraison. Elle lui demande de la suivre, même si l'aventure est risquée : *Je veux vous griffer* (idem, p. 15). La réflexion dépasse le simple jeu et s'engage sur l'inanité de la morale qu'escorte une furieuse envie de cracher sur les mondanités :

*Avouez-moi que tout ce qui nous dirige est un leurre, que la morale est un piège à la vie, que l'éducation est un vêtement de plus pour paraître, que le mariage est un miroir aux alouettes, et que la fidélité n'existe pas.*

(*Peau de papier*, p. 81).

Au-delà de cette prise de conscience violente, douloureuse, le rôle de l'écrivain apparaît essentiel et Nadine Monfils en profite pour nous rappeler que l'homme de lettres est avant tout homme ou femme, même si, au-delà des contingences matérielles et physiques, la distinction entre les sexes n'a plus guère d'importance :

*Adolescente, je pensais que les écrivains n'avaient pas de forme. Je les voyais comme des choses immatérielles, impalpables. J'imaginai mal François-René de Chateaubriand se torchant le derrière* (idem, p. 35.)

Evidemment, quand il est chat, quand *je* est un autre, l'écrivain peut tout dire. Le chat est chez Nadine Monfils une figure d'identification permanente. Elle n'hésite d'ailleurs pas à la proposer à d'autres auteurs : *la plume avec laquelle il (Thomas Owen) avait écrit cette lettre était si fine, qu'à certains endroits elle trouvait le papier, exactement comme l'eût fait une griffe de chat...*(4). Cette métamorphose animale présente bien d'autres facettes. Le chat est évidemment l'animal maléfique par excellence. Entre les contes d'Edgar Allan Poe et ceux de Perrault, le mistigri, systématiquement lié au diable, endosse de nombreux déguisements. On a aussi un glissement furtif vers les contes de fées. On passe d'Alice au pays des merveilles au chat botté, de *la belle au bois ronflant* (idem, p. 140) au *petit morpion* (ibidem).

La félinisation évoquée ci-dessus reste au demeurant le thème essentiel d'un autre roman, *La velue*. Ophélie, écolière très sage, rencontre sur la plage Raphaël qui devient son professeur de lycée et son amant. Très vite, l'histoire évolue en un récit onirique et amoral où les symboles sont légion. Le séjour du couple dans le château familial fait cortège à la transformation d'Ophélie en *Oféline* sous le regard diabolique de la mère de Raphaël, Morgane, vieille femme de 217 ans qui se nourrit d'insectes.

Tout ici est prétexte à un érotisme généralisé et sournois qui dépasse les personnages et se communique au décor même :

---

4. Préface à : OWEN (Th. ), *La truie*, Bruxelles, Labor, 1987 (coll. *Espace Nord*, n°36), p. 9.

*Elle ôta ses vêtements, les donna à picorer à son oiseau, puis marcha doucement pour bien apprécier le baiser des vagues sur sa peau.*

*Lorsque la mer lui lécha le ventre, elle s'arrêta.*

**(La velue, p. 23).**

Il faut noter au passage la présence constante des quatre éléments fondamentaux, comme une volonté permanente de se fondre dans la *réalité* :

*Et, tout au bout de son chemin de terre, bordé d'eau, d'air et de feu, se trouvait peut-être la lumière (idem, p. 25).*

Que l'on ne s'y trompe pas, derrière cette apparence de simplicité, le thème essentiel est bien la psychologie des personnages. Raphaël, par exemple, a un comportement profondément sadique (au sens étymologique de l'adjectif). Il réduit Ophélie en esclavage et, plus qu'un simple amant, il en devient le maître absolu. C'est un personnage à l'ambiguïté malsaine, à la fois ange (par son nom) et démon :

*Raphaël habitait un village, du nom de «Vauvert» (5). Près d'un sous-bois, au fond de la rue d'enfer, bordée de genêts, se dressait un château aux tours fourchues, doigts écartés, pointés vers le ciel (idem, p. 49).*

Figure antithétique, dialectique, Raphaël est le reflet de la dualité manichéenne entre Eros et Thanatos qui charpente tout le récit et en marque le point culminant. Ophélie doit s'offrir charnellement à la Mort dans une sorte de rêve éveillé, Thanatos est bien le frère d'Hypnos. Au-delà de sa valeur éminemment symbolique, cette union avec la Mort est d'abord une manière de la vaincre. En cela, sa personnification (très différente du squelette armé d'une faux auquel nous a habitués l'imagerie populaire) nous la rend plus supportable.

En outre, lorsqu'à la fin de l'histoire, il s'agira de savoir de qui Ophélie est enceinte (de Raphaël ou de l'abject nain Eol qui habite une pièce

---

5. Cf. l'expression au diable Vauvert : *Dans le château de Vauvert (près de la barrière saint-Jacques (à Paris), on entendait des hurlements, des bruits de chaînes, on voyait des spectres terrifiants...* BOUTET (F. ), *Dictionnaire des sciences occultes*, Paris, librairie des Champs-Élysées, 1937, p. 353.

secrète du château), on est en droit de se demander si ce n'est pas de la Mort elle-même... Cette lecture est confortée par le nom donné à la petite fille dont Ophélie accouche. Elle s'appelle Mandala, comme la soeur de Raphaël, décédée en bas âge. Son cadavre est d'ailleurs emmuré dans l'une des parois du château (on retrouve ici E. A. Poe). Cette métempsycose déguisée sera relayée par la métamorphose de Morgane en femme-serpent, avatar de la fée Mélusine.

Comme on le voit, on retrouve les grandes figures de notre tradition féerique et littéraire. Est-il utile de passer en revue les noms de certains personnages? Ophélie renvoie à Shakespeare et Morgane aux chansons de geste moyenâgeuses. En cela l'auteur prend bien le contre-pied de la «disneymania» contemporaine :

*Ophélie se laissa également tenter par des graines d'arbre à Mickey's... /... Les noyaux de ces fruits renfermaient des petits sujets sortis des dessins animés de Walt Disney (idem, p. 167).*

Si l'essentiel de la production de Nadine Monfils doit beaucoup au monde des contes coquins, elle s'est également essayée avec succès au roman historique pour la jeunesse avec *Les fleurs brûlées*. Ici, l'héroïne a toujours parti lié au mystère et à l'étrange puisqu'elle n'est autre que la fille de la Brinvilliers (cf. analyse).

Marie-Madeleine de Brinvilliers vit avec le souvenir de sa mère rivé aux talons bien qu'elle soit aux antipodes de celle-ci. Un ennemi mystérieux la poursuit, d'abord par des colis monstrueux (rat mort, araignée, masque hideux, main de gloire (6), puis par une menace physique de plus en plus précise. La jeune fille trouve heureusement un protecteur en la personne de monsieur de la Reynie, le lieutenant de police qui a pourtant fait condamner sa mère.

On notera, au passage, l'astucieuse utilisation des fleurs et des odeurs (cf. l'analyse). Ceci explique au demeurant le titre de l'ouvrage : puisque

---

6. Il s'agit d'une main de pendu naturalisée et utilisée comme talisman. Cf. aussi la nouvelle : *La main d'écorché* de Maupassant.



la Brinvilliers n'a pas de tombe, sa fille brûle les fleurs qu'elle veut lui offrir.

Outre son histoire palpitante, ce petit roman se révèle d'une indéniable valeur didactique. Nombre de sujets évoqués nous permettent de faire un tour d'horizon de la culture du XVII<sup>e</sup> siècle : Versailles, Louis XIV, l'affaire des poisons, la sorcellerie, la cour des miracles...

On a beau faire, mine de rien, Nadine Monfils nous ramène toujours vers le fantastique. Attention aux «petits esprits de la Brinvilliers» qui sont dans l'air et tout ça et tout chat...

Paul Mathieu